



HAL
open science

Philosophissa : femmes et sagesse dans les inscriptions grecques d'époque impériale

Madalina Dana

► **To cite this version:**

Madalina Dana. Philosophissa : femmes et sagesse dans les inscriptions grecques d'époque impériale. Agnès Gros Lambert; Catherine Saliou; Dimitri Tilloi D'Ambrosi. Entre Rhône et Oronte. Mélanges en l'honneur de Bernadette Cabouret, De Boccard, pp.127-139, 2022, CEROR, 978-2-36442-099-1. hal-03996166

HAL Id: hal-03996166

<https://hal.science/hal-03996166>

Submitted on 22 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Collection Études et Recherches
sur l'Occident Romain – CEROR

Entre Rhône et Oronte

Mélanges en l'honneur de
Bernadette Cabouret

Textes rassemblés et édités par
Agnès GROSLAMBERT
Catherine SALIOU
et Dimitri TILLOI-D'AMBROSI

ENTRE RHÔNE ET ORONTE.

MÉLANGES EN L'HONNEUR DE
BERNADETTE CABOURET

Entre Rhône et Oronte.

Mélanges en l'honneur de Bernadette Cabouret

Textes rassemblés et édités par
Agnès GROSLAMBERT,
Catherine SALIOU et
Dimitri TILLOI-D'AMBROSI

Diffusion Librairie De Boccard
11, rue Médicis
PARIS

Lyon, 2022

Collection CEROR

Direction de la Collection : Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA

Gestion de la Collection : Annelise POULET

Direction du Service Édition de Lyon 3 : François OVÉ

Pascale BRILLET-DUBOIS
Catherine BROC-SCHMEZER
Bruno BUREAU
Bernadette CABOURET
Madalina DANA
Bénédicte DELIGNON
Patrice FAURE
Florence GARAMBOIS
Stéphane GIOANNI
Stavroula KEFALLONITIS
Marie LEDENTU
Pascal LUCCIONI
Christian NICOLAS
Pascale PARÉ-REY
Nicolas RICHER

ISBN : 978-2-36442-099-1

ISSN : 0298 S 500

Diffusion De Boccard – 75006 Paris

© CEROR 2022 – Tous droits réservés – Dépôt légal mars 2022

Image de couverture : Mosaic pavement: *Apollo and Daphne*, late 3rd century A.D. Roman Stone 190.0 x 592.0 cm (74 13/16 x 233 1/16 in.) figured panel: 107.0 x 105.0 cm (42 1/8 x 41 5/16 in.). Princeton University Art Museum. Gift of the Committee for the Excavation of Antioch to Princeton University.



Bernadette Cabouret
(cliché Juliette Cabouret, 2021).

***Philosophissa* :** **femmes et sagesse dans les inscriptions** **grecques d'époque impériale**

Madalina DANA
Université Jean Moulin - Lyon 3
UMR 5189 HiSoMA

Au miroir des inscriptions allant de l'époque classique à l'époque impériale, la sagesse des femmes est le plus souvent interprétée comme une conduite irréprochable, dans la retenue propre à une femme et dans l'art de diriger sa maison, correspondant à la notion de σοφροσύνη. La majorité des épigrammes évoquent également, parmi les qualités d'une femme, la pudeur (αἰδώς¹), le dévouement à ses tâches (ἐργάτις, χρηστή) et l'amour porté à son époux et à ses enfants (ἀγαπή, φίλη), la qualité de bonne épouse et de bonne mère étant par ailleurs l'un des *topoi* qui reviennent le plus fréquemment dans l'épigraphe funéraire des femmes. Lorsqu'on souhaitait souligner les qualités de discernement d'une défunte, on utilisait l'adjectif πινυτή (« avisée », « prudente »). L. Robert évoque l'onomastique féminine révélatrice des attentes que la société avait des femmes : ainsi, le nom d'Εὐταξία indique l'attitude rangée qui sied à une femme². À cette forme de sagesse était souvent associée, sur le bas-relief, la corbeille à laine, symbole vertueux des tâches domestiques féminines³.

De manière plus générale, la qualité de lettrée n'est pas un trait essentiel pour une femme. Néanmoins, pour qu'elle soit réellement accomplie, il ressort de certains documents qu'à côté des qualités traditionnelles, il fallait qu'une femme incarne des valeurs complémentaires que l'on trouve dans l'« œuvre des Muses » ou dans « les leçons des Muses savantes », selon une riche épigramme érigée au milieu du III^e siècle à la mémoire de Procla de Cyrène⁴. Les divinités

¹ Voir Zanker 1993, p. 225 ; cf. Plut., *Mor.*, 142 B, sur la χάρις d'une femme, qualité présente sur les reliefs d'époque hellénistique et romaine et soulignée par un sourire modeste. Sauf mention contraire, les traductions sont personnelles.

² *I. Byzantion*, 71 ; cf. Robert & Firatlı 1964, p. 160-161. Ce nom n'est pas réservé aux femmes, il a son équivalent masculin, qui n'est pas trop rare, Εὐτακτος, un bon nom également pour un homme marié ; cette εὐταξία représente également l'épreuve de la discipline pour les éphèbes.

³ Bielman 2003, p. 87.

⁴ Dobias-Lalou 1982.

qui ont veillé à l'éducation de cette jeune fille disparue prématurément ne sont pas celles qui patronnent habituellement la formation musicale ou artistique, mais bien, comme dans une autre épigramme, cette fois de Sardes en Asie Mineure, érigée par des parents éplorés pour leur fille unique Ménophila, les Muses de l'intellect. La stèle la représente debout, une couronne au-dessus de la tête, avec à sa gauche des rouleaux retenus par un lien et une corbeille à laine ; en dessous est gravée la lettre ἄλφα (le chiffre 1), tandis qu'une fleur de lys est figurée en haut à droite. Un appui précieux pour interpréter correctement cette représentation est offert par le texte (« les écrits des Muses ») qui éclaire chaque objet et symbole : le livre, à savoir les rouleaux, « indique sa sagesse » (σοφία), la couronne sa magistrature (elle avait été stéphanéphore, magistrature éponyme à Sardes), le chiffre 1 le fait qu'elle était enfant unique, le lys « témoigne de sa jeunesse » et le panier à laine « est signe de sa vertu bien ordonnée ». Ainsi, au mot σοφία ou à l'évocation des Muses correspond le rouleau de papyrus dans le bas-relief⁵. En même temps que se diffuse, dans les scènes de banquet funèbre, l'image d'un personnage en train de lire un rouleau à moitié déroulé, ou bien une tablette à la main, dans le contexte du nouveau paradigme iconographique élaboré au cours du III^e siècle a.C., au jeune homme s'ajoute au II^e siècle a.C. le motif de la jeune fille figurée dans cette même activité⁶. On peut même dire que, si à l'époque hellénistique le rouleau est synonyme d'une culture à laquelle pouvaient aspirer aussi les gens modestes, il est également le symbole d'une révolution de genre⁷. Pour cette raison, il faudrait sans doute revoir la conclusion d'une étude portant sur les fresques campaniennes, qui insiste sur la distinction qu'il faut opérer entre la représentation concrète d'objets à connotation intellectuelle associés aux hommes, et les images des femmes en train de lire et d'écrire, qui seraient vraisemblablement des abstractions des divinités protectrices de la vie intellectuelle⁸.

La sagesse de Ménophila est celle qui s'acquiert au contact des livres et non pas la tempérance, la modération et la bienséance, qualités qu'englobe la σωφροσύνη. Le fait qu'elle soit fille unique a certainement déterminé ses parents à mettre tous leurs espoirs dans cette enfant, destinée à remplir les charges civiques propres à un héritier mâle, mais bénéficiant également de la παιδεία dont ce dernier était en droit de jouir. La σοφία des femmes mériterait ainsi que l'on s'y arrête plus longuement, en distinguant, là où la documentation le permet, entre femmes sages et vertueuses, femmes éduquées, souvent issues des milieux de notables, dignes représentantes de leur famille, enfin femmes philosophes, avec toutes les interrogations que ce terme soulève aussi bien pour les femmes que pour les hommes quand il n'est pas accompagné d'une épithète indiquant l'adhésion à un courant (σχολή) philosophique.

⁵ Bielman 2003, p. 79-81, avec traduction.

⁶ Del Corso 2006, p. 85-106.

⁷ Certes, les femmes apparaissent dans une majorité de cas associées à leurs époux dans les activités de lecture, sur des stèles funéraires à banquet. On peut ainsi affirmer qu'une certaine valorisation en découle pour la famille, cf. Fabricius 1999, p. 274-275 ; Dana 2011, p. 159-169.

⁸ Meyer 2009.

On ne sait pas ce que l'adjectif σοφή signifie pour Matrôna, « sage vénérable (σεμνή σοφή) » de Tomis, au milieu du III^e siècle⁹. En revanche, dans une autre épigramme de la même cité de la côte ouest du Pont-Euxin, Épiphania raconte son histoire en se vantant d'avoir bénéficié, à l'instar de Procla et de Ménophila, du patronage des Muses qui lui ont conféré la σοφία :

« Ma terre fut auparavant la Grèce. Je suis née de mère athénienne et d'un père originaire d'Hermionè. Mon nom est Épiphania. J'ai vu beaucoup de pays et j'ai navigué sur toutes les mers, car mon père tout comme mon époux, qu'après leur mort j'ai mis avec des mains pures dans la tombe, ont été armateurs. Ma vie a été heureuse. Je suis née parmi les Muses, et j'ai eu part à la sagesse (ἐν Μούσας ἐφύην σοφίης τε μετέσχον) (...). Hermogénès, citoyen d'Ancyre et de Tomis, de la tribu *Oinôpes*, a dédié (ce monument) en souvenir¹⁰ ».

Si la référence à la σοφία ne fait pas d'Épiphania une philosophe, elle nous aide à l'inclure dans la catégorie des femmes nourries par les Muses, dont les voyages semblent avoir enrichi l'esprit et pour laquelle nulle allusion n'est faite à une quelconque vertu domestique.

Une distinction claire semble par ailleurs opérée entre σωφροσύνη et σοφία dans une inscription gravée sur une base de statue d'Éleusis, montrant que ces termes étaient loin d'être interchangeable. Au contraire, ils étaient employés à bon escient pour désigner, le premier, l'attitude digne et posée qui doit caractériser une femme de bonne famille, le second, l'éducation reçue par une femme cultivée qui ne faisait que continuer dignement la tradition familiale. Il s'agit de la statue érigée en l'honneur de Clémentianè¹¹ par la cité d'Athènes, sans doute à la fin du II^e siècle :

Ἐκγονον ἠδὲ θύγατρα δυοῖν ὑπάτων Ἀρριανῶν
οἱ σοφία πλουτοῦν καὶ γένος ἠγλαίισαν,
μύστιν Ἀθηναῖοι Κλημεντιανὴν παρὰ Διοῦ
στῆσαν σωφροσύνης καὶ σοφίας ἔνεκα.

« Les Athéniens ont élevé la statue de la *mystis* Clémentianè, à la fois fille et petite-fille de deux consulaires du nom d'Arrien qui par leur sagesse ont rehaussé l'éclat de leur richesse et de leur naissance, auprès de Déméter, pour sa bienséance et sa sagesse ».

Il ne s'agit ni plus ni moins que de la petite-fille d'Arrien de Nicomédie, cité où il fut d'abord éduqué¹², homme politique, historien et surtout auditeur et disciple d'Épictète. Il assista en effet aux leçons du philosophe vers 108, à Nicopolis d'Épire¹³. La contribution la plus importante d'Arrien à l'histoire de la philosophie antique, grâce à laquelle la doctrine épicurienne a été transmise, est d'avoir publié ses notes de cours (ὑπομνήματα) en deux recueils : les *Entretiens* (Διατριβαί), dont seulement quatre livres sur huit ont été transmis, sous la forme

⁹ *I. Tomis*, 461 ; Conrad 2004, p. 162 et pl. 77.3 (vers le milieu du III^e s.).

¹⁰ *I. Tomis*, 375, l. 5-17 et 23-25 (II^e-III^e s.).

¹¹ IG II², 4251/3 ; Puech 1994b.

¹² Arr., *Bith.* F 1 (Phot., *Bibl.*, cod. 93, 73 a-b) : Νικομήδειον γάρ τι τὸ γένος αὐτοῦ ἐν ταυτῇ τῇ συγγραφῇ διορίζει, ἐν αὐτῇ τε γεννηθῆναι καὶ τραφῆναι καὶ παιδευθῆναι.

¹³ Fuentes González 2000.

d'une transcription fidèle des leçons du maître, et le *Manuel* (Ἐγχειρίδιον) (*Manuel*), un abrégé des *Entretiens*. Par ailleurs, si des détails de sa vie sont arrivés jusqu'à nous, c'est grâce à une biographie que lui avait consacrée Dion Cassius, un autre lettré bithynien célèbre, originaire de la cité voisine et rivale Nicée, qui avait rédigé au III^e siècle une *Vie du philosophe Arrien*¹⁴. Si, de manière générale, Arrien était un représentant typique de la Seconde Sophistique – selon les dires de Lucien, « Arrien, disciple d'Épictète, homme appartenant à l'élite des Romains (...) consacra toute sa vie à la culture¹⁵ » –, il devait son titre de philosophe aussi bien à la fréquentation du cercle d'Épictète (ὁ τοῦ Ἐπικτήτου μαθητής) qu'à l'édition « officielle » qu'il avait donnée des *Entretiens*, sans doute entre 125 et 130, après avoir constaté que plusieurs copies de ses notes de cours circulaient sans son accord¹⁶. Il est possible que son fils, Flavius Arrianus, le père de Clémentianè (le gentilice n'apparaît pas dans les épigrammes alors que les défunts détenaient la citoyenneté romaine), ait hérité du titre de son père mais il n'est pas exclu qu'il ait lui-même fréquenté une ou plusieurs écoles philosophiques. Il ressort de l'inscription en l'honneur de leur descendante que la σοφία attribuée au moins au grand-père représente un substitut, presque une abréviation, de sa qualité de philosophe, nom sous lequel Arrien était connu dans l'Antiquité. Pourquoi sa petite-fille, honorée d'une statue à Éleusis en sa qualité de myste mais surtout pour célébrer son appartenance aux élites de l'Empire, ne serait-elle pas, non seulement une fille de (très) bonne famille et une femme rangée, comme le laisse entendre le mot σωφροσύνη, mais aussi une amatrice, voire une adepte, de la (φιλο)σοφία ?

Le terme « philosophe » n'est pas moins présent tel quel dans des épitaphes ou des inscriptions en l'honneur de femmes, le féminin étant indiqué seulement par l'article : ἡ φιλόσοφος, tout comme ἡ γυμνασίαρχος, alors que pour les femmes-médecins, véritable métier attesté à partir du IV^e siècle a.C., le mot féminin a été créé pour désigner une ἰατρεινή¹⁷. On doit attendre la fin du IV^e siècle ou le début du V^e siècle pour rencontrer l'unique φιλοσοφίσσα, quelle que soit la réalité que recouvre ce terme, notamment à cette époque tardive. Pour les femmes comme pour les hommes, « philosophe » n'est pas un métier, mais, dans le meilleur des cas et surtout pour les derniers, une adhésion à une école philosophique traduite par la fréquentation d'un maître et d'un cercle de disciples. La philosophie peut être, selon la formule consacrée de Pierre Hadot, un mode de vie¹⁸, une existence menée en accord avec une certaine discipline et selon certains principes. La difficulté supplémentaire que soulève cette qualité appliquée à une femme est son association avec d'autres épithètes commençant par φιλο-, ce qui nous détermine à nous demander s'il ne s'agit pas d'un adjectif de sens assez général davantage que d'un substantif indiquant une pratique

¹⁴ Cass. Dio, *Vie du philosophe Arrien* (FGrHistCont 1075 = Arr., FGrHist 156 T 8 = T 1 Roos), cf. Suda, s.v. Δίων ὁ Κάσσιος (Δ 1239)· ἔγραψε (...) Βίον Ἀρριανοῦ τοῦ φιλοσόφου. Voir Radicke 1999, p. 224.

¹⁵ Lucien, *Alex. 2* : Ἀρριανὸς ... ὁ τοῦ Ἐπικτήτου μαθητής, ἀνήρ Ῥωμαίων ἐν τοῖς πρώτοις καὶ παιδείᾳ παρ' ὅλον τὸν βίον συγγενόμενος.

¹⁶ Voir Dana & Dana 2014, p. 20-24.

¹⁷ Dana 2014a, p. 27-33.

¹⁸ Hadot 1989.

concrète de la philosophie. C'est plutôt à cette conclusion que nous mène une inscription honorifique de Paros datée de la fin du III^e siècle, votée par la cité (ψ(ήφισμα) β(ουλῆς) δ(ήμου)) pour « la très estimable et excellente à tous les égards (τὴν ἀξιολογωτάτην καὶ πάντα ἀρίστην) Aurelia Leitè fille de Théodotos, épouse du premier (notable) de la cité M. Aurelius Faustus, grand-prêtre à vie de par ses ancêtres des Augustes et des Césars, prêtre du héros Kabarnos et gymnasiarque », elle-même gymnasiarque (ἡ γυμνασίαρχος), qualité dans laquelle elle a reconstruit et restauré le gymnase. Sa cité, en échange de tous ses grands et nombreux services, lui a élevé une statue de marbre, pour la récompenser d'être une femme « éprise de sagesse, épouse et mère aimante, citoyenne dévouée (φιλόσοφος, φίλανδρος καὶ φιλόπαις καὶ φιλόπατρις) ». Une épigramme érigée par son époux fait suite au décret : « Leitè, épouse porteuse de sagesse (τὴν σοφίαν φορέουσιν) qui enfante les plus nobles fils, l'illustre Faustus t'a comblée d'honneurs¹⁹ ». Bien que le titre de « philosophe » ouvre la liste de ses qualités, le contexte ne permet pas une traduction littérale, notamment si l'on prend en considération la périphrase employée dans l'épigramme : bienfaitrice et femme cultivée appartenant à l'élite, Leitè est une φίλο-σοφος respectueuse de ses devoirs à la fois familiaux et civique²⁰, dont l'éducation et le goût pour la σοφία viennent renforcer son statut et sa condition de femme d'un haut rang. Le *standing* social des élites exige que les femmes, à l'instar des hommes, vivent en accord avec des règles de bienséance et illustrent les bienfaits de la παιδεία.

Une série de deux inscriptions honorifiques, également suivies d'épigrammes érigées par la famille, confirment non seulement l'emploi adjectival du mot mais aussi le fait que cette épithète apparaît comme un héritage familial. Le premier texte a été inscrit sur la statue qu'éleva, dans la première moitié du III^e siècle, la cité de Sparte en l'honneur d'Aurélia Oppia, « très philosophe est très sage ([τὴν φίλ]σοφωτάτην καὶ σωφο[νεστάτην]), fille du très philosophe Callistratès ([τοῦ] φιλοσοφωτάτου Καλλι[κράτους?] θυγατέρα), épouse du très bien né Marcus Aurelius Teisaménos », « nouvelle Pénélope et Laodamie, pour toute sa valeur et sa générosité et sa piété envers la déesse (Artémis Orthia)²¹ ». Le tableau est complété par la mention, dans l'épigramme, de sa σωφοσύνη mais aussi de sa πινυτή σοφίη, ce qui montre que les deux notions ne sont pas interchangeables : si la première désigne la modération et la tempérance qui siéent à une femme, la seconde, accompagnée par ailleurs de l'adjectif πινυτή, « avisée²² », pointe aussi bien vers l'excellence des mœurs que vers la sagesse conférée par les livres.

La référence à son père Callicratès, portant la même épithète au superlatif²³, renvoie à une véritable tradition familiale²⁴, qui se confirme par l'octroi de ces titres à la fille d'Oppia et petite-fille de Callicratès, Aurelia

¹⁹ IG XII 5, 292. Voir aussi les considérations de Puech 2005a.

²⁰ Pour tous ces adjectifs, voir Lafond 2006, p. 137-148.

²¹ IG V 1, 598.

²² Cf. aussi l'épigramme de Procla de Cyrène, l. 11 : πινυτή.

²³ Puech 2005f.

²⁴ Puech 2005e.

Héracléia²⁵ : « La cité a élevé la statue de la très distinguée, très philosophe et très bien née Héracléia fille de Teisaménos (τὴν σεμνοτάτην καὶ φιλοσοφωτάτην καὶ εὐγενεστάτην Ἡράκλειαν Τεισαμενοῦ) auprès de la très sainte Artémis Orthia, pour toute sa valeur et sa bienséance et sa piété (ἀρετῆς πάσης καὶ σωφροσύνης καὶ εὐσεβείας ἔνεκα) ». L'épigramme funéraire gravée à la suite de l'inscription honorifique l'appelle « une autre Pénélope » engendrée par la « terre glorieuse de Sparte », dotée de μῆτις et de νόος ἐσθλός et de nouveau de σοφροσύνη. Le titre de Pénélope, hérité de sa mère (qui est en outre comparée à Laodamie, autre Lacédémonienne célèbre) est à la fois une revendication courante pour les élites civiques d'époque impériale, visant à établir leur excellence en l'ancrant dans le passé héroïque et mythologique de la cité²⁶, et une allusion à l'une des qualités les plus valorisées pour une femme, la légendaire fidélité de l'épouse d'Ulysse, fille du roi de Sparte Icarios. Ce titre est porté, au I^{er} siècle, par une citoyenne d'Amisos, désignée comme « Pénélope bithynienne » ([B]ιθυνῶν Πανελόπα[ν])²⁷, et renvoie ainsi aux qualités essentialisées incarnées par les femmes et les jeunes filles, telle Théoiphilè fille d'Hécataios de Sinope, jeune fille lettrée, « une Perséphone plus belle que Perséphone », « la dixième Muse, une Grâce mûre pour le mariage »²⁸.

Au milieu des titres honorifiques qui classent Héracléia dans la catégorie des notables, les références à la μῆτις, « l'intelligence pratique » et au νόος accompagné de l'adjectif ἐσθλός, que l'on peut traduire par « esprit noble, vif, vigoureux » ou « grande faculté de penser », montrent qu'elle n'est pas considérée seulement comme une femme rangée et respectable en tout, du moins aux yeux de ses proches : c'est une femme d'esprit, dotée d'une intelligence naturelle – associée à Athéna (ἔργα τ'Ἀθηναίης) – qui a dû être cultivée par des études, dont on ne peut pas exclure d'emblée la pratique de la philosophie. Cette dernière, à l'instar de la médecine, étudiée et transmise aux filles dans le cadre familial²⁹, pouvait être enseignée et surtout pratiquée en famille. C'est certainement dans ce sens qu'il faut comprendre l'existence d'une famille de φιλόσοφοι, père, fille et gendre, originaires d'Apollonia du Rhyndacos (en Mysie), qui, à la différence des Aurelii de Sparte, ne portent pas d'autres épithètes bâties sur l'adjectif φίλος, ni de titre présentant des variations de degré. À vrai dire, c'est le texte gravé sur la statue de la fille, Magnilla, qui, en déclinant son identité en tant que fille et épouse, la désigne comme philosophe, elle et les membres masculins de sa famille³⁰ :

²⁵ *IGV* 1, 599 ; Puech 2000.

²⁶ Lafond 2006, p. 207-217, en partic. p. 214 pour la référence culturelle à Pénélope. Dans l'épigramme, Héracléia est dite également « de la lignée d'Héraclès et de Phoibos, descendants des Iamides » (voir le commentaire de Lafond 2006, p. 210). Le nom de son père est lui aussi emprunté à un héros spartiate, Teisaménos fils d'Oreste, cf. Pausanias VII, 1, 7-8 (Lafond 2006, p. 208).

²⁷ *CIRB*, 124. Amisos ne se trouvait pas dans la région de Bithynie, mais cette désignation s'explique par son inclusion dans la province de Bithynie-Pont, voir Dana 2014b, p. 137.

²⁸ *CIRB*, 130 ; fin du I^{er} s. a.C.-début du I^{er} s.

²⁹ Dana 2014a, p. 29-31 sur la femme-médecin Mousa de Byzance.

³⁰ Arturo & Munro 1897, p. 269, n° 6 ; *IGR* IV, 125. Voir Puech 2005b ; Puech 2005c ; Puech 2005d.

Μάγνιλλα[ν φιλό]-
σοφον Μάγν[ου]
φιλοσόφου θυ[γα]-
τέρα, Μηνίο[υ φιλο]-
σόφ[ου] γυ[ναῖκα].

Dans ce cas, l'appellatif de « philosophe » paraît correspondre à une pratique familiale partagée, où le père semble avoir transmis à sa fille l'amour de la sagesse, également ressenti par un époux ayant les mêmes préoccupations. Il importe moins ce que cette pratique impliquait d'un point de vue concret – qu'il s'agisse d'un maître de philosophie ayant instruit sa fille dans sa discipline et ayant attiré son gendre parmi ses disciples, ou bien d'un cercle de philosophes où la fille de l'un d'entre eux en épousa un autre – que la transmission et le partage du goût pour un certain exercice intellectuel. Cette inscription fait penser au couple de notables père-fille représenté par Olia Pythias, βασιλεία, par conséquent éponyme d'Héraclée du Pont, cité dorienne de la côte méridionale du Pont-Euxin, et son père, le philosophe Iulius Pythagoras (Ἰουλίου Πυθαγόρου τοῦ φιλοσόφου θυγατέρα³¹). La fille, décrite comme « accomplie à tous les égards » (τὴν πάντα ἀρίστην), ne porte pas le titre de philosophe mais sa fonction la désigne comme fille d'un notable, dans les conditions où la qualité même de philosophe peut indiquer à elle seule l'appartenance à la classe privilégiée³². On ne connaît rien de l'obédience philosophique du père, si toutefois l'on peut parler d'une véritable école. Son nom est un nom parlant et à ce titre pourrait faire partie de ces *Berufsnamen* courants dans l'Antiquité³³, qui, plutôt que des surnoms reçus à l'âge adulte, reflètent les préoccupations et les aspirations des géniteurs, eux-mêmes sans doute des personnes éduquées³⁴. On ne saurait évidemment pas affirmer que la famille de Pythagoras ait manifesté un intérêt particulier pour l'école fondée par le fameux philosophe, qui connut par ailleurs un véritable renouveau à l'époque impériale, ni que lui-même, suivant le principe *nomen est omen*, en ait embrassé les principes. En même temps, il n'est pas exclu, et il est même probable, que son père ou son grand-père ait été lui-même philosophe ou amateur de philosophie.

La « philosophe » Magnilla ou les « très philosophes » Héracléia et Oppia sont toutes les trois citées dans des inscriptions vantant tant leurs propres qualités que celles de leurs familles, associées à leur père et leur époux. Il est d'autant plus curieux que dans une épitaphe familiale d'Héraclée du Pont, datant du III^e siècle³⁵, seule l'une des épouses soit désignée comme philosophe, et de manière assez originale :

³¹ *I. Heraclea*, 4. Voir Puech 2012a.

³² J. et L. Robert, *BÉ*, 1963, 265 ; pour les philosophes dans les inscriptions, voir J. et L. Robert, *BÉ*, 1958, 84 (sur l'article de Tod 1957).

³³ Solin 1995 ; Solin 1998-1999.

³⁴ Voir également l'épigramme de Pythagoras de Philadelphie, philosophe assumé (*TAMV*, 3, 1895c ; *SEGO* I, 04/24/02 ; fin du I^{er} a.C. - début du I^{er} s.) : « Ma naissance n'a pas fait de moi Pythagore, l'illustre Samien, mais le même nom m'est échu naturellement, à cause de ma sagesse, pour avoir jugé que la peine s'impose comme un choix de vie... » (trad. Puech 2012b, avec le commentaire).

³⁵ *I. Heraclea*, 10, l. 8-9 (après 212) ; cf. Ll. Jonnes, *I. Heraclea*, p. 12. Voir Puech 1994a ; cf. aussi Tod 1957, p. 140.

χ[αῖ]ρε

Αὐρ(ήλιος) Ἡρακλείδης Ἡρακλείδου νεώτερος βουλευτής πᾶσαν
πολιτείαν πολιτευσάμενος ἐνδόξως ζή{ι}σας κοσμίως ἔτη ζε'.

Αὐρ(ηλία) Διονυσιανὴ Τρυφῶσα γυνὰ δὲ Ἡρακλείδου νεωτέρου ζήσασα κοσ-
μίως ἔτη κε'. χαῖρε.

Αὐρ(ήλιος) Θρασυμηδιανὸς Ἡρακλείδης Ἡρακλείδου υἱὸς τοῦ νεωτέρου
βουλευτής πολιτευσάμενος ἐνδόξως ζήσας κοσμίως ἔτη *vacat* χαῖρε.

Αὐρ(ηλία) Χαριλαμπιανὴ Ὀλυμπιάς γυνὰ δὲ Θρασυμηδιανοῦ Ἡρακλείδου
ἢ φίλανδρος καὶ σῶφρων ἢ φιλόσοφος ζήσασ<a> κοσμίως ἔτη *vacat* χαῖρε.

« Aurelius Héracléidès le Jeune, fils d'Héracléidès, bouleute, ayant admirablement rempli toute charge civique, ayant convenablement vécu 65 ans, salut ! Aurelia Dionysianè Tryphôsa, épouse d'Héracléidès le Jeune, ayant convenablement vécu 25 ans, salut ! Aurelius Thrasymédianos Héracléidès, fils d'Héracléidès le Jeune, bouleute, ayant admirablement rempli des charges civiques, ayant convenablement vécu (...) ans, salut ! Aurelia Charilampianè Olympias, femme de Thrasymédianos Héracléidès, épouse aimante et sage philosophe, ayant convenablement vécu (...) ans, salut ! »

La présence du terme φίλανδρος rappelle la liste des qualités attribuées à Leitè de Paros. Une variation notable est toutefois représentée par l'usage du terme φιλόσοφος en tant que substantif dont le sens est éclairé par l'adjectif σῶφρων. Bien que ce dernier mot renvoie à la σωφροσύνη et suggère la modération et la juste mesure d'un comportement digne d'une femme de bonne famille³⁶, il est toutefois significatif qu'elle soit une « philosophe » caractérisée par la modération et non pas une « amatrice de σοφία », sens qu'aurait impliqué l'emploi du simple adjectif φιλόσοφος. On ne saurait préciser en quoi consiste la qualité de « philosophe » de Charilampianè, qui lui permet toutefois de se distinguer non seulement de sa belle-mère, Aurelia Dionysianè Tryphôsa, qui ne porte aucune épithète, mais aussi des hommes de la famille, à savoir son époux, Aurelius Thrasymédianos Héracléidès, et son beau-père, Aurelius Héracléidès le Jeune, dont seule la qualité de bouleutes et magistrats est mentionnée. L'inscription avait vraisemblablement été érigée après la mort des parents, les seuls dont l'âge a été noté sur la pierre (on remarque une mort prématurée pour Dionysianè), alors que pour le jeune couple, la place où devait figurer cette précision, laissée libre, n'a pas été remplie par les héritiers.

Notre dernière « philosophe », la plus tardive (fin du IV^e siècle au plus tôt), bénéficie à elle toute seule d'une épitaphe où elle est qualifiée de φιλοσοφίσσα³⁷ :

Ἀττία φιλοσοφίσσα
παρθενίην δύσασα
φύγες κόσμου κακότητα,
οὔνομα σεμ[ν]ώσασα θεῶ
πίστευτε ἀγά[π]η τε ᾧδε σε
καὶ παράδεισος ἔχει ψυχὴν
τε ἅγιος νοῦς καὶ χορὸς ἔνθα
ἀγίων σὺν ἀγαλλομένοισι

³⁶ Vèrilhac 1985 ; Grandinetti 1999.

³⁷ *I. Nikaia* I, 550 ; *SEGO* II, 09/05/15 ; Hirschmann 2015, p. 169, n° 6.6.12. Voir aussi Horsley 1987, p. 257-259, qui considère qu'elle était une nonne.

[π]ροφήταις. χαῖρε, τέκνον γλυ-
[κύ], χαῖρε καὶ εἴλαθι σοῖς γενέται-
σιν - - - παῖ]ς δὲ θεοῦ.

« Attia, femme philosophe. Drapée dans ta pureté virginale, tu fuis les pires maux de ce monde, célébrant le nom de Dieu par la foi et l'amour que tu lui témoignes. Ainsi c'est au paradis que vous vous trouvez maintenant, toi et ton âme, avec le Saint-Esprit et le chœur des saints, ensemble avec les prophètes vénérés. Salut, douce enfant, salut, intercède en faveur de tes parents [- -] enfant de Dieu ».

Comme l'épigramme le précise d'emblée, elle est morte vierge, sans doute prématurément, ce qui explique l'absence d'un cadre familial si ce n'est l'allusion aux parents éplorés. Dans le contexte chrétien révélé par les références aux saints et au paradis, ainsi que par le vocabulaire mettant en avant la sauvegarde de la ψυχὴ, la piété et l'amour de Dieu, on serait tenté de penser, comme le suggère Bernadette Puech, que le mot par lequel ses parents l'ont désignée aurait ici le sens de « moniale³⁸ ». Or, même si cette acception apparaît à deux reprises dans les sources littéraires chrétiennes, pour les hommes, le sens qui s'impose davantage serait celui de femme sage, modéré, tempérée, ou plus précisément de fille vertueuse et chaste³⁹, qui ne détonne pas dans le contexte donné. L'allusion à la virginité n'est pas nécessairement un indice de sa qualité de nonne mais un *topos* présent, dès l'époque hellénistique, dans les épigrammes de jeunes filles disparues avant le mariage, pour souligner l'absence d'accomplissement du destin féminin. C'est également le sens que semble revêtir à cette époque le mot φιλοσοφία, associé souvent dans les emplois littéraires à la vertu, ἀρετὴ καὶ φιλοσοφία. Il s'agit d'une pratique impliquant le contrôle de soi, la modération, la tempérance et qui dénote une vie spirituelle. Aux reproches des détracteurs païens selon lesquels le christianisme ne serait pas une véritable doctrine, les apologistes chrétiens opposaient des arguments faisant du christianisme la véritable philosophie. Attia est ainsi une femme préoccupée des choses de l'esprit, disparue prématurément, au grand désespoir de ses parents.

En conclusion, si le mot d'où nous sommes partis peut désigner l'adepte d'un courant de pensée, notamment quand il est accompagné d'un adjectif indiquant cette obéissance⁴⁰, on peut en revanche parler, dans certains cas, d'une acception plus particulière de ce terme à l'époque impériale, que l'on peut rapporter à une certaine discipline de vie et à une façon d'agir caractérisant également le « sophiste » de cette même période⁴¹. Il n'est par ailleurs pas aisé de définir le « métier » de philosophe, pour peu que l'on puisse parler d'une telle « profession » en dehors des détenteurs des chaires de philosophie d'Asie Mineure, d'Athènes ou de Rome. Même les auteurs d'ouvrages philosophiques ne mériteraient pas tous d'être classés parmi les « professionnels de la sagesse »,

³⁸ Puech 1989.

³⁹ Voir Lampe 1961, II, s.v. φιλόσοφος. Le premier sens est cependant celui de « païen », en opposition avec « chrétien ».

⁴⁰ Voir le projet Hairesis. *Les écoles philosophiques et leurs représentants dans les inscriptions grecques et latines (VI^e s. av. J.-C. - IV^e s. ap. J.-C.)* : <https://hairesis.msh-lse.fr>.

⁴¹ Voir Puech 2002, p. 3-4.

tant la « professionnalisation » des intellectuels antiques pose des problèmes de définition⁴². Limiter cette activité au seul enseignement serait pourtant réducteur, car la philosophie était aussi un mode de vie⁴³, un choix ayant de profondes implications personnelles. Cependant, au terme polysémique de φιλόσοφος sont généralement associées des notions en rapport avec la sagesse (qui renvoie aussi bien à une conduite de vie exemplaire qu'à une activité lettrée indissociable de l'accomplissement des études), avec la pratique de l'intelligence, aussi large que cette acception puisse paraître, et avec les choses de l'esprit. Si cette association apparaît moins évidente pour les femmes que pour les hommes, l'effet de sources joue certainement un rôle, étant donné la fréquence supérieure des inscriptions honorant des hommes ; la raison en est pourtant plus complexe. Il convient ainsi de prendre en considération l'*habitus* épigraphique : on vante les qualités de lettré d'un jeune homme et la modération qui sied à une jeune femme. Quand toutefois on choisit de mettre en avant l'amour, la proximité, le goût pour la σοφία que semble traduire le plus souvent le mot φιλόσοφος dans les inscriptions d'époque impériale, le même sens semble se dégager, quel que soit le genre du bénéficiaire : on a affaire à une personne cultivée, nourrie de la παιδεία, appartenant à une famille de notables et respectant des principes en accord avec les idéaux intellectuels et moraux de l'époque. Une philosophe antique est en fin de compte un philosophe comme les autres, avec toutes les significations que ce vocable peut revêtir dans l'Orient grec.

⁴² Voir Dana 2011, p. 145-146.

⁴³ Voir en général Hadot 1995.

Bibliographie

Abréviations :

- DPhA* = Goulet R. éd. (1989-2018) : *Dictionnaire des philosophes antiques*, I-VII, Paris.
- SEGO* = Merkelbach R. & Stauber J. éd. (1998-2002) : *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, I-IV, Stuttgart-Leipzig.
- ARTURO J. & MUNRO R. (1897) : Inscriptions from Mysia, *JHS*, 17, p. 269-293.
- BIELMAN A. (2003) : Une vertu en rouleau ou comment la sagesse vint aux femmes, in Frei-Stolba R., Bielman A. & Bianchi O. éd., *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Études Avancées. Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000-2002*, Berne, p. 77-107.
- CONRAD S. (2004) : *Die Grabstelen aus Moesia Inferior. Untersuchungen zu Chronologie, Typologie und Ikonografie*, Leipzig.
- DANA D. & DANA M. (2014) : Arrien avant Arrien : une jeunesse entre Bithynie, Grèce et Rome, in Hostein A. & Lalanne S. éd., *Le monde d'Arrien de Nicomédie. Actes de la journée d'études du 7 décembre 2012, Paris (Ktèma, 39)*, p. 19-35.
- DANA M. (2011) : *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques*, Bordeaux (*Scripta Antiqua* 37).
- DANA M. (2014a) : Femmes et savoir médical dans les mondes antiques, in Gargam A. éd., *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle. Réalités et représentations*, Dijon, p. 21-41.
- DANA M. (2014b) : D'Héraclée à Trapézonte : cités pontiques ou micrasiatiques ?, in Cojocaru V., Coşkun A. & Dana M. éd., *Interconnectivity in the Mediterranean and Pontic World during the Hellenistic and Roman Periods. Symposium, Constanța, July 8-12 2013, Cluj (Pontica et Mediterranea 3)*, p. 133-153.
- DEL CORSO L. (2006) : Libro et lettura nell'arte ellenistica. Note storico-culturali, *Segno e testo*, 4, p. 71-106.
- DOBIAS-LALOU C. (1982) : Une épigramme funéraire de Cyrène, *REG*, 95, p. 37-53.

- FABRICIUS J. (1999) : *Die hellenistischen Totenmahlreliefs. Grabrepräsentation und Wertvorstellung in ostgriechischen Städten*, Munich.
- FUENTES GONZÁLEZ P. P. (2000) : s.v. *Épictète* (E 33), *DPhA*, III, p. 106-151.
- GRANDINETTI P. (1999) : *Virtù femminili negli epigrammi greci*, in *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina, Roma 18-24 settembre 1997. Atti*, I, Rome, p. 721-727.
- HADOT P. (1989) : Préface, in Goulet R. éd., *DPhA*, I, p. 7-16.
- HADOT P. (1995) : *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris.
- HIRSCHMANN V.-E. (2015) : *Die Kirche der Reinen : Kirchen- und sozial historische Studie zu den Novatianernim 3. bis 5. Jahrhundert*, Tübingen.
- HORSLEY G. H. R. (1987) : *New Documents Illustrating Early Christianity 4. A Review of the Greek Inscriptions and Papyri Published in 1979*, Macquarie.
- LAFOND Y. (2006) : *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (I^{er} siècle avant J.-C.-III^e siècle après J.-C.)*, Rennes.
- LAMPE G. W. H. (1961) : *A Patristic Greek Lexicon*, I-II, Oxford.
- MEYER E. A. (2009) : *Writing Paraphernalia, Tablets, and Muses in Campanian Wall Painting*, *AJA*, 113, p. 569-597.
- PUECH B. (1989) : s.v. *Attia* (A 503), *DPhA*, I, p. 662.
- PUECH B. (1994a) : s.v. *Charilampianè Olympias (Aurelia -)* (C 98), *DPhA*, II, p. 294.
- PUECH B. (1994b) : s.v. *Clémentianè (Flavia-)* (C 155), *DPhA*, II, p. 431.
- PUECH B. (2000) : s.v. *Héracléia (Aurelia-)* (H 44), *DPhA*, III, p. 551.
- PUECH B. (2002) : *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris.
- PUECH B (2005a) : s.v. *Leitè (Aurélia -)* (L 27), *DPhA*, IV, p. 84-85.
- PUECH B. (2005b) : s.v. *Magnilla d'Apollonia* (M 11), *DPhA*, IV, p. 244.
- PUECH B. (2005c) : s.v. *Magnus d'Apollonia* (M 12), *DPhA*, IV, p. 244.
- PUECH B. (2005d) : s.v. *Ménios d'Apollonia* (M 128), *DPhA*, IV, p. 467.
- PUECH B (2005e) : s.v. *Oppia (Aurelia -) de Sparte* (O 31), *DPhA*, IV, p. 783.
- PUECH B. (2005f) : s.v. *Calli[crates?] de Sparte* (C 18a), *DPhA*, IV, p. 869.
- PUECH B. (2012a) : s. v. *Pythagoras (Iulius-) d'Héraclée* (P 330), *DPhA*, V, p. 1772.
- PUECH B. (2012b) : s.v. *Pythagoras de Philadelphie* (P 331), *DPhA*, V, p. 1772-1773.

- RADICKE J. (1999) : *FGrHistCont, IV A : Biography. 7 Imperial and Undated Authors*, Leyde-Boston-Cologne.
- ROBERT L. & FIRATLI N. (1964) : *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine, avec l'édition et l'index commenté des épitaphes*, Paris.
- SOLIN H. (1995) : Die sogenannten Berufsnamen antiker Ärzte, in Van der Eijk Ph. J., Horstmanshoff H. F. J. & Schrijvers P. H. éd., *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context. Papers Read at the Congress Held at Leiden University 13-15 April 1992*, I, Amsterdam-Atlanta, p. 119-142.
- SOLIN H. (1998-1999) : Nochmals zu Berufsnamen bei antikenÄrzten, *ACD*, 34-35, p. 389-393.
- TOD M. N. (1957) : Sidelights on Greek Philosophers, *JHS*, 77, p. 132-141.
- VÉRILHAC A.-M. (1985) : L'image de la femme dans les épigrammes funéraires grecques, in *La femme dans le monde méditerranéen. I. L'Antiquité*, Lyon, p. 85-112.
- ZANKER P. (1993) : The Hellenistic Grave Stelai from Smyrna : Identity and Self Image in the Polis, in Bulloch A., Gruen E. S., Long A. A. & Stewart A. éd., *Images and Ideologies. Self-definition in the Hellenistic World*, Berkeley-Los Angeles-Londres, p. 212-230.

Entre Rhône et Oronte

Mélanges en l'honneur de Bernadette Cabouret

Bernadette Cabouret enseigne l'histoire romaine à l'université Jean Moulin Lyon 3. Spécialiste de Libanios et d'Antioche de Syrie, elle travaille sur l'histoire sociale et culturelle de l'Antiquité tardive. Ce volume d'hommages a été composé par ses collègues et amis. Les thèmes abordés sont pour l'essentiel ceux qu'elle privilégie dans ses travaux : l'Antiquité tardive, les élites, Antioche, Libanios, l'hospitalité et la *paideia*.

Ont contribué à ce volume :

Janine BALTY, François BERTRANDY, Philippe BLAUDEAU, Catherine BRY, Marilena CASELLA, Christina CORSI, Marie-Adeline LE GUENNEC, Madalina DANA, Sylvain DESTEPHEN, Patrice FAURE, Claire FAUCHON-CLAUDON, Marie-Claire FERRIÈS, Agnès GROSLAMBERT, Bruno LAURIOUX, Yann LE BOHEC, Benoit LEFEBVRE, Patrick LE ROUX, Smaranda MARCULESCU, Andrea PELLIZZARI, Gaëlle PERROT, Vincent PUECH, Manon RAISON, Catherine SALIOU, Maguelonne DE SOLÈRE-TARDY, Dimitri TILLOI-D'AMBROSI, Catherine WOLFF.



© CEROR - Dépôt légal décembre 2021
ISBN : N° 978-2-36442-099-1
ISSN : N° 0298 S 500
Prix de vente : 40 euros